

« On vous arrangerait volontiers, reprit Boulard, mais ça n'est pas tout ça, il faut que nous rentrions dans notre argent. Nous n'avons pas travaillé pour des prunes. A quoi pourrait-on bien vous employer ? Les enfants, fouillez donc notre client. » L'un des acolytes palpa les poches d'Omme, il retira de l'une d'elles un portefeuille et de celui-ci dix billets de mille francs, et mille francs en billets de cent. Boulard partagea les dix mille francs avec ses deux camarades, puis, gardant devant lui les dix billets de cent, il demanda : « Une simple question, cher Monsieur : vous y connaissez-vous en peinture ? — Mon Dieu, dit Anicet, vous êtes bien curieux, mais je ne vous dissimulerai pas que j'ai été l'ami de tout ce qu'il y a de mieux en fait de peintres et que ça m'a donné une teinture d'éducation artistique. — Parfait, parfait, vous êtes donc l'homme que je cherchais. Prenez toujours ces mille balles, histoire de vous intéresser à nos petites opérations et de vous enlever vos idées noires, et, puisque nous sommes arrivés, descendez donc avec moi, que nous parlions affaires dans un endroit tranquille. Si vous n'êtes pas sage, je vous brûle. Descendez, cher ami. »

Anicet sortit de la voiture et se trouva devant un café Biard qu'il reconnut ; Monsieur Pol déjà en tenait la porte ouverte. Boulard parut à son tour, se tourna vers les deux hommes demeurés dans le taxi et leur recommanda de mener le bourgeois à destination.

Quand Traînée vit entrer Anicet, elle poussa un grand cri et s'évanouit derrière le comptoir. Pol se précipita vers elle en s'arrachant les cheveux, mais en route une autre idée le prit et il sortit au pas gymnastique. Personne ne pensa plus à la malheureuse fille.

« Jeune homme, dit Boulard quand ils furent assis, vous avez besoin d'argent, vous êtes à notre merci et avez trop à redouter de la police pour nous dénoncer à elle. Nous formons une petite association, dont le chef est un diplomate en vue auquel nous vous présenterons un jour ou l'autre,